

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## **Pour la nature**

François Hébert

Volume 27, Number 3 (159), June 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31272ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Hébert, F. (1985). Pour la nature. *Liberté*, 27(3), 60–64.

FRANÇOIS HÉBERT

## Pour la nature

*contre certains qui sont pour,  
contre tous ceux qui sont contre  
et contre ceux qui s'abstiennent.*

Un soir, deux bonnes dames sonnèrent chez moi, que je pris pour des Témoins de Jéhovah. Je sentis qu'elles allaient me demander si je lisais la Bible. J'allais les éconduire quand elles s'identifièrent. Elles représentaient Greenpeace. Or toute la documentation qu'elles me proposaient était en anglais. Je les mis prestement à la porte cette fois; ces disciples de saint François et de saint Antoine respectaient la langue des oiseaux et des baleines, mais pas la mienne! Dommage, parce que nous étions faits pour nous entendre, peut-être, sur certains points du moins.

Depuis peu, les animaux me fascinent. Certes, je ne suis pas le seul et je vois comme un signe des temps le fait qu'un peintre comme Jacques de Tonnacour ait plus ou moins abandonné ses pinceaux pour les pinces et les filets de l'entomologiste. Après des années d'abstraction, l'art reviendrait-il à la nature? Et voici que moi-même, je me suis mis à relire La Fontaine et à écrire des fables! Mon cas importe peu: je crois qu'un mouvement général se dessine dans ce sens.

Par exemple, on voit de plus en plus à la télévision des séries consacrées aux animaux, *The New Wilderness* et autres. Et à la radio, il y eut ces belles émissions de Pierre Morency sur les oiseaux. Une

nouvelle curiosité se développe. Comment l'aigle impérial vit-il? Que mangent les méduses? Comment fonctionne le sonar des dauphins? Pourquoi seules les femelles des maringouins sucent-elles notre sang? Comment les saumons retrouvent-ils les rivières où ils sont nés? Connaissez-vous le magnifique cri du huart?

Sans doute cet intérêt pour la nature n'est-il pas entièrement neuf, mais le voici qui s'amplifie et se ramifie. La nouvelle curiosité, héritière dans une certaine mesure des expériences de quelques hurluberlus qui depuis des décennies se promènent nus dans leurs campings et sur leurs plages, qu'on a baptisés *naturalistes* comme s'il était plus naturel de se déshabiller que de s'habiller, comme si l'ours ne vivait pas vêtu toute l'année de sa fourrure, héritière encore des *sit-in* sur les sites des centrales nucléaires d'écologistes marginaux, granolas, une marguerite dans les cheveux, des cheveux qu'ils portaient longs comme les afghans, les chiens bien sûr, les doigts en V pour victoire, comme le Christ ou Gretzky, et scandant *peace and love*, la nouvelle curiosité, dis-je, est maintenant plus largement partagée, devient populaire, entre dans notre mentalité générale et deviendra sous peu politique.

Ce nouveau sentiment nous marque diversement, souvent de façon seulement superficielle et plus ou moins consciente. Je suppose que le commerce des animaux domestiques va prospérer: les chihuahuas et les poissons rouges bénéficieront d'une plus grande affection. Sans parler des plantes exotiques auxquelles on parlera davantage. Des romantiques consacreront leurs loisirs aux promenades dans la nature, à la plongée sous-marine, à la chasse ou à la pêche. D'autres, plus passivement, renouvelleront leur cotisation à la SPA, ce club de puritains, ou se contenteront d'applaudir aux succès de Brigitte Bardot dans sa lutte contre la chasse aux bébés phoques (elle, qui loue sa peau aux cinéastes et aux voyeurs, ne comprend pas que d'autres veuillent se vêtir de peaux de bêtes). Et puis il y a tous ces végétariens qui trouvent inhumain (!) de tuer des bœufs et des poulets,

mais décapitent sans mauvaise conscience les asperges et les brocolis!

Mais tous, je pense, nous sentons qu'il y a là plus qu'un engouement passager pour la nature. J'y vois le signe d'une modification profonde de nos consciences. Il est plus facile de comprendre d'où vient le changement, que de dire où il nous entraînera. Certainement, de la peur entre dans nos motivations: les caribous noyés dans la Caniapiscau, la catastrophe de Bhopal, Three Miles Island, les pluies acides et ces missiles Cruise qui sifflent sur nos têtes, tout cela nous alerte sur les dangers qui nous menacent et qui sont le résultat de l'industrialisation excessive et désordonnée en ce siècle finissant. Le mercure qu'il y avait dans nos poissons pénètre maintenant dans nos cerveaux et nous trouble à juste titre. Notre affolement nous fera voir en la nature un *refuge*, où nous voudrions nous replier, contre l'homme, contre nous-mêmes, comme des autruches.

Si les affaires que conduisent les hommes mènent ceux-ci à leur déchéance, regardons quand même, plutôt pour y trouver des exemples, du côté de la nature, qui sait tout récupérer, recycler, renouveler, et tirons-en des enseignements. Il y a fort à parier que ces leçons, si nous acceptons de les entendre et de les appliquer, nous changeront considérablement. Encore faudra-t-il choisir parmi les conseils que la nature nous donnera, car elle a beaucoup à dire et nous n'entendrons probablement que ce que nous voulons bien entendre. «L'homme naturel» de Hölderlin est une utopie et New York ne déménagera pas demain au Walden Pond de Thoreau. La nature a mille voix. Le cobra tue, le dauphin joue. Comment systématiser les messages infiniment nombreux, polysémiques, contradictoires qu'elle nous adresse?

Un tel système s'appelle une culture, qui n'est qu'un point de vue sur l'incommensurable nature et un de ses contenus. Toutes les cultures, comme les goûts, sont dans la nature, qui n'est pas moins infinie que le temps et l'espace. La nature, avons-nous oublié que les chrétiens l'appelaient la Vierge? Peut-être que

notre culture, en s'ouvrant à la nature ou plutôt à *ce qu'elle entend par là*, par ce hublot ouvert sur l'inconnu, se forcera à réviser ses postulats fondamentaux, sa métaphysique. L'enjeu dépasse les sociologues, les économistes et même les biologistes, bref tous les spécialistes. Le défi est de nature philosophique ou religieuse. La sempiternelle question se repose avec une acuité inédite: quelle est la place de l'homme dans l'univers?

Comment y répondrons-nous? Déjà l'extraterrestre E.T. nous oblige à moins de présomption; il aime les enfants et les enfants l'aiment. Regardons vers notre enfance, notre passé, nos origines, nos mythes. J'ai souvent le sentiment que, comme à un écolier, on nous rend notre travail, c'est-à-dire rien de moins que toute notre culture, en nous disant: refaites-moi ça! Ça ne se fera évidemment pas en criant lapin... Et il ne s'agit pas non plus de revenir en arrière, ce qui ne se peut du reste pas, mais de bien mesurer le présent, notre position dans le temps. C'est mon chat qui me prodigue de tels conseils, jamais les journalistes.

En Allemagne, le parti des Verts traduit, trop tôt peut-être, ce qu'il ne faut encore appeler qu'un désir, qui est flou et vaste mais ouvert et prometteur, il traduit ce désir en idéologie, restreignant en quelque sorte la portée mythique du mouvement, le portant sur une scène (la politique) où il ne saurait être tout entier contenu. Pour d'autres, c'est une affaire passionnelle: des terroristes apparaîtront-ils qui seront prêts à tuer, voire à se sacrifier, comme dans les traditions archaïques, pour des animaux, qui seront par là sacralisés, comme la vache indienne?

Entre-temps, chez les scientifiques, on travaille très fort, comme toujours, on veut connaître la nature, mais avec des arrière-pensées souvent pas très catholiques: pour la dominer et la manipuler, bien entendu avec l'appui des hommes politiques et des hommes d'affaires qui y trouvent leur intérêt à court terme. Prenons le cas des insecticides. La vaporisation sauvage de produits chimiques sur nos terres est terminée, les effets secondaires s'étant avérés dange-

reux. Qu'à cela ne tienne: voici les insecticides microbiologiques! On va lancer le *bacillus thuringiensis* contre la tordeuse des bourgeons de l'épinette! L'industrie forestière va en profiter, des emplois seront sauvés, des députés réélus. Mais à plus long terme, que résultera-t-il de ces guerres invisibles, et jusqu'où ira-t-on? La nature deviendra-t-elle notre laboratoire? On pourrait aussi se débarrasser des rats, des coquerelles, des maringouins, des puces, des sangsues... et de nos belles-mères! On joue avec la vie et avec la mort comme avec du feu, mais l'homme n'est pas ignifuge.

On consacre des fortunes à soigner nos maladies, physiques ou mentales, mais s'avise-t-on qu'il y a peut-être un rapport entre le pauvre cancéreux et les poissons qu'on pêche dans nos lacs et qui ont trois yeux, des branchies verdâtres et des nageoires difformes? On ne réglera rien en construisant des monuments à Terry Fox, ce Christ canadien dont nous sommes les assassins. On aura toujours les héros et les malades qu'on mérite.